

PETITES NOTES SANS PORTÉE

CLXXXVI

COMMENT LE PHILISTIN DEVINT SNOB,
ET DE L'UTILITÉ DU SNOBISME

*Au psychologue de l'art musical,
M. Lionel Dauriac.*

Parsifal approche; et, déjà, toutes les Filles-Fleurs de nos Salons d'automne consultent anxieusement leur miroir afin de réserver le moins maquillé de leurs plus gracieux sourires au *Pur Simple*... Nouveau chapitre inédit de « Richard Wagner jugé en France », ce symbole évoque à propos comment le *philistin* devint *snob*.

C'est l'histoire des quarante ou cinquante dernières années de Paris; l'histoire artistique et musicale d'un demi-siècle, et l'évolution du public français.

Et, d'abord, qu'est qu'un *snob*?

Chacun peut définir le *philistin* : « Bourgeois! » disaient les rapins, chevelus comme des poètes, de jadis; « Épicier! » lui criait le bohème un peu gavroche de Gavarni. Le philistin, c'est l'antipode du connaisseur, de l'artiste; et le tendre Schumann, critique musical acerbe, ameutait contre lui toute la tribu sacrée des « Compagnons de David » : nous dirions aujourd'hui les purs.

Mais *snob*, ce mot d'outre-Manche?

Ouvrons un bon dictionnaire anglais. — *SNOB*, 1^{er} sens : *parvenu* (retenir aussitôt ce sens-là!); 2^e sens (dérivé) : poseur, petit grand homme; 3^e : jobard ou capon; 4^e terme d'université : bourgeois, par opposition aux étudiants; 5^e (sens imprévu) : ouvrier qui travaille pendant une grève; 6^e : ouvrier cordonnier, rien du poète Hans Sachs, passons... *Ne sutor ultra crepidam*... L'adjectif *snobbish* et les substantifs *snobbishness* ou *snobism* expriment un mélange, plus ou moins dosable, de sottise vulgaire et de peureuse fatuité. Ces mots n'ont pas d'équivalents en français. A défaut du mot nous avons la chose... et l'espèce.

Parvenu! C'est bien cela... Le *snob* est le philistin qui se donne des airs de connaisseur; le bourgeois qui fait l'artiste. C'est le parvenu de l'esthétique. Le Romain qui parlait grec. L'Anglais qui se croit musicien. L'adrateur secret de la *Dame blanche*, qui ne jure tout haut que par la *Götterdämmerung* ou par la vingt-neuvième sonate de Beethoven, que les petites filles prodiges appellent cavalièrement « la 106 »...

On est *snob* dans la vie non moins que dans l'art : tout *snobisme* est un asservissement à la mode qui passe comme un ministère... A table, on refuse le vin qu'on adore, depuis qu'il apparaît de meilleur ton de boire de l'eau. A la campagne, on s'expose à la poussière qu'on déteste, depuis qu'il est chic de faire de la vitesse et d'écraser les rêveurs... Le siècle de l'automobilisme et de l'appendicite a ses exigences; les précédents devaient avoir les leurs.

Les *snobs*, à ce compte-là, seraient éternels? A toutes les époques romantiques ou raffinées, les *snobs* se retrouveraient sous la grimace empesée de tous les précieux : on connaît le gongorisme et l'euphuïsme, au temps où « l'emphase frissonnait dans sa fraise espagnole »; car le romantisme ne date point de 1830. Quand il brillait, soleil obscur, autour d'*Hamlet*, Corneille et Rembrandt se préparaient à venir au monde...

Arrière-petites-nièces de nos Précieuses ridicules, les *snobinettes* que Jules Lemaitre a croisées longtemps dans les couloirs *ibseniens* du Théâtre de l'Œuvre! Elles sortaient du Théâtre-Libre et du réalisme; et de froids bandeaux botticelliens leur refaisaient une virginité non moins charmante que tardive, en symbolisant leur conversion. Qui fera l'histoire du Symbolisme, de ce lointain passé d'hier? C'était l'heure où le sourire de Léonard disputait à la victoire posthume de Manet le Salon du « Champ-de-Mars » : on respirait les lys de Burne-Jones en reluquant les bagues de Jean Lorrain : la *Damoiselle élue* chantait en s'accoudant aux balcons d'or du ciel... Est-ce déjà loin, mon Dieu! De grands écrivains ou de grands artistes mondains n'échappent guère au *snobisme*, quand ils veulent bien nous confier à propos leurs cauchemars d'opium ou leurs sensations d'Italie...

Donc, le *snobisme* est vieux comme le monde, étant l'affectation de sentiments qu'on n'a pas; vous connaissez « la Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf » encore mieux que *les Revenants* d'Ibsen... Mais en art, en musique, il est de fraîche date; et c'est là le point d'histoire à toucher. Voyons de plus près comment le *philistin* devint *snob*. Oui, comment M. Tout le Monde devint-il artiste, en cette France bourgeoise ou frivole qui conspirait gaiement avec le « hideux sourire » de Voltaire pour scandaliser l'élite romantique?

Aux yeux sévères des inspirés, la France ne fut longtemps ni poète, ni artiste. Rappelez-vous les anathèmes plus ou moins discrets ou dédaigneux

de la race irritable des poètes : Vigny, troublé par l'insouciance et le peu de « conviction » de l'âme française, ou se méfiant du succès, « signe de médiocrité »; Baudelaire, exaltant Théophile Gautier, « parfait magicien-ès-lettres françaises » et miracle littéraire dans le Paris de Louis-Philippe; Berlioz, traitant les Parisiens de crapauds et la France de marais... La métamorphose des philistins remonte à moins d'un demi-siècle. Un futur maître disait au premier concert Padeloup, le dimanche 27 octobre 1861 : « Nous ne sommes pas musiciens, mais nous pouvons le devenir. » Et Dieu sait si nous le sommes devenus! Notre évolution musicale est le plus inquiétant de tous les progrès : c'est le *record* de la vitesse.

Auparavant, la musique, art jeune par excellence et retardataire par conséquent, nous semblait devoir être exclusivement théâtrale; et des deux contemporains qui se détestaient, Hector Berlioz et Adolphe Adam, ce n'est point le premier qui paraissait le grand homme. La mélodie facile, ivresse du philistin, coulait à pleins bords, comme la chanson bachique aux soirées du Caveau. Ce n'étaient que flons-flons, ce n'étaient que roulades, que la jeunesse opportuniste de Bizet songeait paresseusement à proscrire. En plein rossinisme boulevardier, le *Faust* de Gounod passait pour « wagnérien »; *Tannhäuser* aussi! Le sifflet du Jockey-Club était l'arme ironique du bon goût spirituel, qu'approuvait un peu tard la jalousie du pauvre Berlioz : on passait l'habit pour aller siffler *Tannhäuser*, on faisait des mots sur la folie de Richard Wagner en prenant des glaces à la terrasse printanière de Torton. Non, décidément, nous n'étions pas encore musiciens... Mais point de *snobs* musicaux, en cet âge d'or de l'esprit candide!

En ces temps reculés, le dernier genre était de mépriser l'Allemagne et « la musique de l'avenir », et d'exalter « le bon temps ». Berlioz, qui ricanait lui-même, à ses heures de névralgie, quittait brusquement la salle Érard envahie par le *poème symphonique* de Liszt; et Baudelaire seul devinait, avant la paralysie générale... Heureux âge, assurément, où les génies étaient contestés et conspués, où la fortune ne les visitait pas trop tôt dans leur lit, où la lutte les préservait de l'adulation!

La justice, en art comme ailleurs, est boiteuse, donc tardive. Elle vient à pas comptés, et chacune de ses apothéoses enfante une affectation nouvelle. Les contempteurs d'hier sont les plus empressés. Ils n'ignorent pas que les convertis sont au ciel les premiers et les mieux reçus... Après le règne des *bourgeois*, celui des *artistes*! Le génie est mort, vive le génie partout, l'art dans tout! C'est une révolution dans les cervelles... si tant est qu'on puisse trouver une cervelle en chacune de ces têtes précieuses!

C'en est fait : Beethoven, Berlioz, Wagner, éclipsent Adolphe Adam. Trop longtemps méconnus, les génies et, surtout, les *dernières manières* des génies sont proclamés par quelques oracles. Une élite parle : on sourit d'abord; puis on écoute. Quand on ne rit plus du tout, c'est très dangereux! « Les dernières sonates et les derniers quatuors de Beethoven, source troublée où sont allés puiser tous les mauvais musiciens qui ont voulu se partager l'empire d'Alexandre; mais les Richard Wagner, les Liszt, les Berlioz, et même Schumann, qui est un artiste de vrai mérite, ne bâtissent que sur le sable et seront la fable de l'avenir, comme ils le sont de la génération présente... » Ainsi vaticinait Scudo, le 15 juillet 1856. Douze ans plus tard, un Rossiniste ou Rossinien de tout repos et de sens rassis, qui ne mourut pas fou comme Scudo, le sage Félix Clément des *Musiciens célèbres* traitait Mendelssohn de « nébuleux » et ne reprochait à Schumann que de n'avoir pas « allumé sa lanterne »... Aussi bien, les virtuoses du piano, qui se risquaient aux dernières sonates beethovéniennes, s'y permettaient des coupures; et la critique française d'applaudir...

On se réveille un beau matin, et ces monstruosité ou ces nébulosités-là sont devenues les chefs-d'œuvre. Impossible de lutter davantage! Et le philistin se fait *snob*.

L'espace nous manquant, nous verrons, une prochaine fois, en vertu de quels beaux raisonnements spécieux...

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — Comme suite à cette fantaisie sur le *Snobisme*, nous rêvions d'écrire une « petite note » intitulée *le désespoir de Parsifal*, où le *Pur Simple* exprimerait, à notre façon, son regret de quitter le sanctuaire lointain de Bayreuth et de venir tomber dans le domaine public; on nous signale un article analogue dans la *Revue des Français : Parsifal laïcisé*, par M. Émile de Saint-Auban, l'auteur d'un *Pèlerinage à Bayreuth* (1888-1892). Cela dit pour éviter tout soupçon de réminiscence, quand les Wagnériens se rencontrent...
R. B.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL (pour les seuls abonnés à la musique)

Le Rossignol des Lilas, une fraîche mélodie de Reynaldo Hahn qui semble nous apporter un peu de printemps au milieu de ce maussade hiver, une poésie toute parfumée de Léopold Dauphin. Voilà, pensons-nous, de quoi bien finir l'année en compagnie de nos fidèles abonnés.